

Jacques Lévy-Stringer

LE DERNIER JOUR



Recueil de
textes apocalyptiques

Lieu Commun

20

45-46

Jacques Lévy-Siringer

LE DERNIER
JOUR

LE DERNIER JOUR

Les prophètes devant
l'Histoire

806

23536

Lieu Commun
37, rue de Turenne, 75003 Paris

Du même auteur

Le temps des chèvres, chronique cévenole, récit,
Fayolle, 1978.

Les Marginaux, essai, Fayolle, 1977.

Le Territoire de l'autre, roman, Galilée, 1980.

L'Identité provisoire, éditions du Piranha, 1982.

DL-24-05-1985-14255

Jacques Lévy-Strauss

LE DERNIER JOUR

*Le temps des choses, chapitre céleste, récit,
Fayolle, 1978.*

Les Marginaux, essai, Fayolle, 1977.

Le Terrain, essai, Fayolle, 1976.

L'Identité primitive, éditions du Piranha, 1982.



Document de couverture : Nicolas Bataille, *Apocalypse de Saint-Jean*, Deuxième Trompette, détail du naufrage, cliché Giraudon.

© Lieu Commun, 1985.

AVERTISSEMENT

« Spéculer sur l'éventualité possible de la ruine du ciel et de la terre est raisonnable.

Mais vivre dans l'attente continue de cette ruine est déraisonnable. »

Tchang lou-tzeu

FIN de siècle. Fin de millénaire. Fin de partie? L'angoisse sourd de toute part : elle affecte une civilisation, la nôtre, en pleine mutation, dont rien ne laisse augurer ce qu'en sera le visage; crise qui affecte chaque individu et toute collectivité.

Le pessimisme s'étend; le désarroi gagne les esprits, comme, au Moyen âge, la Grand-peur de l'an Mil s'accompagna de grands embrasements messianiques.

Aujourd'hui, le mot « apocalypse » dévie de son acception originelle, eschatologique, pour revêtir le sens de catastrophe nucléaire : non plus l'attente, voire l'espoir de la fin d'un monde, mais la peur, cette fois, de la fin du monde.

Sommes-nous au bord d'un moment critique de notre histoire? Les prophéties annonciatrices de la Dernière Heure, celles du Jugement, sont-elles pertinentes alors que va se clore le deuxième millénaire de l'ère chrétienne? Le fond de l'air ne serait-il pas apocalyptique?

Loin de moi la tentation d'alimenter une telle panique. Au contraire... Car le mythe de la fin *du* monde n'est, il faut dès l'abord le dire et le répéter, que celui de la fin *d'un* monde. « Civilisé » ou « primitif », l'homme le porte gravé en lui, confronté qu'il est, depuis la nuit

des temps, à sa détresse face au mouvement et à la mort, livré au désarroi devant son avenir, celui du monde de « l'au-delà » – que le sort de l'âme et du corps le préoccupe ou que le destin de l'espèce l'inquiète. Interrogation de tous les siècles, profane et spirituelle, temporelle et intemporelle, aiguë comme jamais pour le monde moderne.

Ce livre se veut prétexte à méditation, voyage dans les analogies réfléchies par les innombrables facettes du mythe planétaire – une façon, en somme, de le conjurer. Car, si ces textes prophétiques sont terribles, lourds de menaces et grondants de catastrophes, ils n'en forment pas moins une très belle littérature de portée universelle, où germent l'espoir et la foi en un monde nouveau.

Difficiles à déchiffrer souvent, paradoxaux parfois, leur ésotérisme et leur symbolique demeurent à nos yeux, à nous hommes de ce temps, enveloppés d'obscurité. Sans doute convient-il d'abandonner leur interprétation aux initiés de chaque tradition; aussi les ai-je livrés ici sans commentaires, avec pour seule présentation une notice historique.

Encore me faut-il, aux premières lignes de ce livre, exprimer un scrupule : les fragments que je propose, ici, ne prétendent en rien se substituer à la lecture, directe celle-là, des livres sacrés. De même, mon propos n'était pas de composer une anthologie dont l'ampleur eût nécessité de multiples volumes.

Non, j'ai fait œuvre libre, subjective, et donc arbitraire, dégagée de tout souci d'exégèse. J'invite donc le lecteur à n'y voir qu'inclination et interrogation d'« honnête homme » à l'ancienne, tout à son désir de faire se croiser cultures et traditions.

Si cet ouvrage revendique une quelconque originalité, du moins sera-ce pour avoir placé côte à côte, face à face, des récits d'un même mythe planétaire, jamais réunis jusque-là en un même ensemble. L'objectif visé? Illustrer, par la diversité comme par la ressemblance, l'universalité d'une vision et d'une question qui assaillent l'homme d'hier et d'aujourd'hui, à quelque civilisation qu'il appartienne : le mythe de la fin des temps, de la

fin d'un monde et la naissance d'un nouvel âge de l'humanité. Dès lors, ce travail ne pouvait être exhaustif : il laissera donc apparaître des vides, abandonnera en jachère un champ géographique et culturel que, seule, une armée mondiale et fraternelle de chercheurs pourrait moissonner pour en recueillir les mythes dispersés.

Je n'ai voulu, dans ces pages, qu'entrouvrir la porte de la mémoire collective humaine et du livre des analogies.

Messagers de calamités, ces textes ne dégagent nul fatalisme ou résignation morbide. C'est que pour les trois grandes religions monothéistes – judaïsme, christianisme, islam – le Jugement de Dieu sera suivi d'une ère de justice, de paix et de bonheur. Pour les autres traditions s'annonce la promesse d'un nouvel Age d'Or, du retour au Paradis perdu. Pour celles que Mircea Eliade nomme « civilisations de la régénération du temps », le mythe de l'origine s'incarne, de manière répétitive, en mythe de fin : là, la catastrophe cosmique précède une nouvelle Création du monde, et jamais l'humanité ne disparaît tout à fait. Toujours en réchappe un ferment de vie à partir duquel se créent une nouvelle civilisation, un nouvel âge, féconds, riches de regain, de justice, de fertilité, de respect des valeurs sacrées et humaines. Des déluges, des feux destructeurs, des catastrophes telluriques et cosmiques, des cendres de l'ancien monde émerge une humanité nouvelle.

L'Apocalypse a pour théâtre le cosmos, la matière et notre propre histoire individuelle : naissances, passages, transformations et morts ne cessent de se succéder en nous, dans l'Histoire comme dans le macrocosme. Et si ces textes, souvent hermétiques au premier abord, nous touchent, c'est d'abord qu'ils nous donnent à « entendre » la voix de prophètes qui, pour être de leur temps, semblent cependant si proches de nous.

Car, d'abord, ils proposent à l'homme un chemin de réflexion, une prise de conscience de sa responsabilité : après Hiroshima et devant le péril nucléaire, l'urgence,

c'est de construire. Dans nos civilisations occidentales, la conception du temps n'est plus cyclique, à rebours des croyances « primitives » déchiffrant sur la trame du ciel la mort et la résurrection récurrentes de la lune. Notre temps est, désormais, historique, tout entier tendu vers l'infini.

Mais que le mouvement, perceptible dans ses formes profanes et matérielles, ses ruptures de civilisation, s'accélère – voici alors le Vieil Homme en nous secoué par la peur, l'audace de son élan, l'effroi devant la complexité de l'évolution à laquelle il doit se soumettre et donc se transformer! Le voilà rétif, au long de son histoire, à se fondre dans le mouvement dont il est pourtant le créateur, en proie à la détresse face au changement de sa société, de son mode de travail, rebelle, enfin, au remodelage de son univers mental et culturel.

Aujourd'hui, plus que jamais, l'homme vacille comme aux époques de grands bouleversements – Moyen âge, révolution industrielle; l'Histoire le fait trembler, lui qui est devenu homme de l'histoire, par ses choix et par sa quête du savoir. Maître de l'histoire : de la sienne, de celle du monde.

Les métaphores de certaines Apocalypses monothéistes ne décrivent rien d'autre que notre propre réalité contemporaine. La prophétie du Feu divin? Mais, ce feu, c'est l'homme de ce siècle qui l'a créé, l'avenir repose dans ses mains. Le démiurge s'est hissé à hauteur des dieux du mythe!

L'histoire, en son cheminement, retrouve-t-elle les prophètes? Il appartient à l'homme contemporain de la choisir et de la façonner. Pour s'en convaincre, ce dialogue taoïste nous invite à la méditation qui, comme le veulent les sagesse de l'Orient, « va de pair avec l'action pour l'homme éveillé » :

Dans le pays de *K'i*, un homme était tourmenté par la crainte que le ciel ne lui tombât sur la tête et que la terre ne s'effondrât sous ses pieds. La crainte de ce grand cataclysme l'obsédait au point qu'il en perdit le

sommeil et l'appétit. — Un ami s'émut de son état, et entreprit de le remonter. Le ciel, lui dit-il, n'est pas solide. Il n'y a, là-haut, que des vapeurs qui vont et viennent, s'étendant et se contractant, formant la respiration cosmique. Cela ne peut pas tomber. — Soit, dit le trembleur; mais le soleil, la lune, les étoiles? — Ces corps célestes, dit l'ami, ne sont aussi faits que de gaz lumineux. S'ils venaient à tomber, ils n'ont pas assez de masse pour faire même une blessure. — Et si la terre s'effondrait? demanda le trembleur. — La terre est un trop gros morceau, dit l'ami, pour que les pas des hommes l'usent; et trop bien suspendu dans l'espace, pour que leurs secousses l'ébranlent. — Rassuré, le trembleur se mit à rire; et l'ami, content d'avoir réussi à le rassurer, rit aussi. — Cependant *Tchang-lou-tzeu* ayant entendu raconter cette histoire, critiqua et le toqué et son ami, en ces termes: « Que le ciel et les corps célestes soient faits de vapeurs légères, que la terre qui porte tout soit faite de matière solide, soit, c'est vrai. Mais ces vapeurs et cette matière sont des composés. Qui peut garantir que ces composés ne se décomposeront jamais? Étant donné cette incertitude, spéculer sur l'éventualité possible de la ruine du ciel et de la terre est raisonnable. Mais vivre dans l'attente continuelle de cette ruine est déraisonnable. Laissons le soin de gémir sur le grand effondrement, à ceux qui en seront les contemporains. » — *Lie-tzeu* ayant entendu cette solution, dit: « Affirmer que le ciel et la terre seront ruinés, ce serait trop s'avancer; affirmer qu'ils ne seront pas ruinés, ce serait aussi trop s'avancer. Il est impossible de savoir avec certitude, ce qui en sera, si oui si non. Je conclus cela d'une analogie. Les vivants ne savent rien de leur futur état de mort, les morts ne savent rien de leur futur état de *nouvelle* vie. Ceux qui viennent (les vivants) ne savent pas comment se fera leur départ (mort), et ceux qui sont partis (les morts) ne savent pas comment ils reviendront (en vie). Incapables de se rendre compte des phases de leur propre évolution, comment les hommes pourraient-ils se rendre compte des crises du ciel et de la terre ¹? »

1. Léon Wiegner, *Les Pères du système taoïste*, Cathasia éditeur.

INTRODUCTION

CE voyage à travers les textes se propose de dégager les deux versants de la conception de la « fin des temps » propres aux grandes traditions.

D'un côté, la littérature apocalyptique est l'apanage des religions révélées et du prophétisme; depuis Zoroastre et le mazdéisme, Ézéchiël, Isaïe, saint Jean, Mohammed en sont les voix inspirées. Cette tradition semble surtout émerger à partir des catastrophes historiques qui ont accablé le peuple juif : destructions successives du Temple de Jérusalem, exils, asservissement par les conquérants. Le prophétisme sera un des socles sur lequel s'érigeront et s'appuieront l'espoir et la foi des croyants face aux vicissitudes du temps; son message affirme la certitude que ce monde d'iniquité et de malheur est voué à sa fin et que les temps messianiques de la nouvelle alliance succéderont au Grand Jour de l'Apocalypse.

Les textes des traditions juive, chrétienne et musulmane exaltent la vision transcendantale du renouvellement futur et de l'Age d'Or à venir : celui du triomphe des justes et de l'avènement du Royaume de Dieu. Le peuple juif, lui, a pour vocation de maintenir l'espérance en l'Histoire et en l'attente : rien n'est jamais acquis, rien n'est irréversible, en dépit de toutes les douleurs et de toutes les tragédies.

La « révélation » de Jean, elle aussi, témoigne de la difficulté historique qu'affrontent les premiers chrétiens et l'Église naissante; toutes les calamités et fléaux prophétisés recèlent les promesses de l'ordre nouveau, et juste, qui régnera après la défaite « définitive » des forces du mal.

Ainsi l'eschatologie des trois religions monothéistes issues de la Bible entretient-elle la même foi en la victoire finale, en l'accomplissement d'une ère de paix, de justice et de bonheur, qui établira la Cité de Dieu sur la terre.

De l'autre côté, pour les religions bouddhiste, védique et brahmanique, il ne s'agit là que de « l'usure du temps et de la matière », de la destruction et de la régénération de l'univers. Nul Jugement de Dieu, en l'occurrence; nulle faute, nul comportement de l'homme ne sont responsables de la rupture cosmique qui accomplit chaque éon, *yuga*¹ ou *kalpa*¹, même si la décadence des mœurs et des civilisations, accompagnant chaque fin de cycle, est donnée comme signe avant-coureur du désastre.

Le nouvel univers ainsi annoncé ne sera pas plus le royaume des justes que celui des mauvais. Pour ces traditions, et celles qui se nourrissent d'une conception cyclique du temps – celles-là mêmes que Mircea Eliade nomme les civilisations et religions de l'« éternel retour » –, l'explosion et la régénération du cosmos ne sont que l'effet de lois qui régissent le destin de l'univers et celui de l'homme. Le chaos, le déluge ou la conflagration ne dépendent en rien d'une intervention divine ou des actes humains. Ces traditions, au temps circulaire, excluent la conception de l'Histoire élaborée et vécue par la culture judéo-chrétienne : le temps, à partir des Hébreux, est direction et progrès, et donc « histoire », tension vers un devenir, un infini dans lequel l'homme joue son destin individuel et collectif, sanctionné par le jugement divin (les athées

1. *Yuga* et *kalpa* : unités de mesure du temps cosmique dans la tradition bouddhiste (cf. : L'Inde et le bouddhisme).

pourraient, tout autant, y voir le jugement de l'Histoire...).

Mais, au regard de ces traditions, si les lois du cosmos sont intangibles, il n'est point exclu de proposer à l'homme un chemin spirituel et éthique : ainsi, dans le bouddhisme, l'homme a-t-il pour devoir de tenter d'échapper à cette situation répétitive, de sortir du *kharma*, de la grande roue des réincarnations. Cette voie est en opposition fondamentale avec la pensée des trois religions monothéistes, car celles-ci vibrent de la promesse d'une résurrection, d'une rétribution des qualités morales et des œuvres du croyant. Le *Nirvana*¹ à atteindre représente donc un but foncièrement différent de celui des religions du Salut qui promettent, au-delà du Jugement, une éternité dans le monde futur.

Ces religions de l'« éternel retour » et celles nées du message biblique possèdent en commun, néanmoins, un même mythe de l'Age d'Or – celui des origines – appelé à revenir, après le grand cataclysme cosmique régénérant la Terre. Mais, là encore, les deux visions diffèrent : pour l'hindouisme et le bouddhisme ainsi que pour les traditions de l'usure du temps, il s'agit d'une nouvelle création, à partir des vestiges de l'humanité précédente, et non pas de l'établissement d'une Cité idéale, après la séparation « du bon grain de l'ivraie ». Il n'y est question que d'un recommencement, d'une recréation de l'univers, du départ d'un nouveau cycle cosmologique et humain. Que ce dernier soit fertile, heureux, pacifique, ne serait dû qu'à sa jeunesse, à la nouvelle forme qu'il adopte, celle-ci vouée à son tour à se corrompre et à s'user dans le mouvement permanent, la Grande Loi des forces de l'univers en action : destruction, création, vie et mort se succédant sans fin.

L'Apocalypse, quant à elle, est surtout grosse de l'espoir de la « fin des temps », d'un arrêt définitif de

1. *Nirvana* : dernière étape de la contemplation ; absence de douleur ; approche de la vérité.

l'Histoire; elle promet une éternité, une stabilité, la Lumière perpétuelle pour les Élus. Cette eschatologie est commune aux trois grandes religions depuis Zoroastre : en fait, on peut affirmer qu'une seule et même Apocalypse, une seule et même pensée traversent les textes de l'Ancien Testament, du Nouveau et du Coran.

Le projet de ce périple dans les textes est donc de retrouver les racines de la pensée apocalyptique, ses sources, ses points d'intersection ou ses lignes de fuite ainsi que de rechercher le mythe de la fin du monde hors des religions du Livre. Dans ces autres traditions, ce mythe s'y traduit généralement par une peur cosmique, par l'imagination d'une « réactualisation » du mythe d'origine, de genèse (déluge ou feu). Encore est-il troublant de constater que ces traditions possèdent, toutes, une connaissance des quatre âges successifs depuis la création de la Terre, connaissance que partagent les peuples de tradition orale. (Il serait intéressant de comparer les chiffres astronomiques des *kalpas* et des éons avec ceux déterminés par la science, les millions d'années de chaque ère géologique du primaire au quaternaire...)

La crainte ou l'obsession d'une nouvelle rupture cosmique, dans les civilisations dites « archaïques », en particulier sur le continent africain, s'incarnent dans des rites, des liturgies qui « réactualisent » le mythe dans le temps présent; ces rites concourent à l'alliance de l'homme avec le cosmos et les éléments. Ces civilisations revivifient le mythe et, par là même, le dramatisent, l'exorcisent et le conjurent en l'inscrivant dans le « réel » : voilà une façon particulièrement active de produire une culture vivante dans laquelle l'homme prend part, corps et âme.

A ce point, il nous est aisé d'opérer des comparaisons avec nos sociétés modernes, qui ont renoncé peu à peu à l'usage des rites et des rituels et perdu ainsi la force des liens et des jeux symboliques – les mythes y étant de moins en moins actualisés ou incarnés.

Les traditions de ces peuples du « rituel » ne figureront

pas dans ce livre, et ce vide sur la carte du mythe de la fin ne laisse pas de nous interroger autant que les textes des grands livres sacrés. Ce manque, cette béance, cette présence dans l'absence restent toutefois capitaux : que des peuples ne soient pas ici représentés ne signifie pas qu'ils ne possèdent pas de mythe de fin du monde ni même qu'ils soient moins hantés par cette crainte. Comme chacun de nous, ils sont confrontés à la mort, et d'abord à leur propre mort, et donc à une spéculation métaphysique et religieuse sur l'avenir et le *post mortem*.

Mais par leur conception de l'être, de l'existence et de la mort, ils comblent cette faille creusée entre les deux bords de la question métaphysique, philosophique et psychologique, entre le temps cyclique et le temps historique. Ce manque, ici repéré, pourrait être qualifié d'« éternel présent » ou de « passé réactualisé », cela, par le recours au rite et au tout-puissant culte des ancêtres. « Les morts nous tirent en arrière et nous menacent de régression; il faut abreuver les morts; il faut les nourrir, entraîner les morts avec soi, il faut marcher dans le sens de la vie, immédiate... »

Pour nombre de ces traditions, « l'enfant, c'est le père de l'homme » ou « l'homme, c'est le cosmos » : l'homme incarne les forces cosmiques; l'homme est totalité. Cela implique un rapport à l'univers, à la vie et à la mort tout autre que celui des religions révélées (qu'on se souvienne des questions soulevées par ces « sauvages » aux conquérants prosélytes de la chrétienté et de l'islam!).

Quelques ethnies, les plus à l'écart des voies des grandes conquêtes, ont pu conserver plus longtemps leurs traditions ancestrales, comme ces aborigènes d'Australie qui vivent plus immergés que d'autres dans le « temps sacré », le temps immobile ou le présent. Qui plus est, certains d'entre eux se vivent encore comme « le rêve de l'ancêtre » – concept, au demeurant, qui ne manque pas d'exprimer une vérité sublime! Ailleurs encore, ce sont les Massai d'Afrique pour lesquels les verbes ne comprennent pas de conjugaison au futur...

Pour autant, il ne faudrait ni généraliser ni élaborer une quelconque théorie à partir de cette absence : il

m'a été tout simplement impossible d'aller à la rencontre des mythes des dizaines d'ethnies de la planète. Mon ambition ne pouvait être de mettre au jour le mythe de chacun des lieux humains, d'autant qu'il n'existe pas « un » Africain, mais des Africains, non plus qu'« un » Polynésien, « un » aborigène, mais des Polynésiens, des aborigènes, des Indiens d'Amérique, des peuples arctiques, des Mélanésiens, chacun d'eux riche de sa tradition et de ses mythes particuliers. Tous possèdent une cosmologie et une connaissance inscrites dans une symbolique particulière, et s'ils conçoivent une fin du monde (ce qui n'est pas universel de même que nombre de civilisations n'ont pas de notion de l'infini, du néant ou de l'incrédé), celle-ci s'inscrit dans la grande menace des forces telluriques et des puissances cosmiques avec lesquelles il faut conclure un pacte, nouer un dialogue par le moyen du sacrifice et le maintien de l'ordre symbolique qui garantit l'ordre « réel ». Voilà un champ de recherches qui reste à défricher.

Et puisque la crainte de la fin du monde ne semble pas très vive parmi les cultures où « l'homme est le cosmos » et où les morts sont présents, il nous resterait à prêter l'oreille au chant du poète :

*Écoute plus souvent
les choses que les êtres
la voix du feu qui s'entend
entends la voix de l'eau.
Écoute dans le vent
le buisson en sanglots :
c'est le souffle des ancêtres...*

*Ceux qui sont morts ne sont jamais partis.
Ils sont dans l'ombre qui s'épaissit.
Les morts ne sont pas sous la terre :
ils sont dans l'arbre qui frémit,
ils sont dans le bois qui gémit,
ils sont dans l'eau qui coule,
ils sont dans l'eau qui dort,*

*ils sont dans la case, ils sont dans la foule,
les morts ne sont pas morts...¹.*

De très nombreux peuples, qu'ils soient sédentaires, nomades, pasteurs ou chasseurs, se rattachent fortement à leurs expériences ancestrales. Depuis l'aube des civilisations, l'homme ne cesse d'interpréter le monde et d'essayer de définir sa place dans l'univers : dans cet esprit, la fonction du mythe représente bien plus qu'une simple légende ou qu'une forme, plus ou moins fruste, d'expression littéraire. Par la nature de son contenu épique, par ses ressources sacramentales, le mythe peut constituer une première élaboration d'expérience « réelle ». Le drame sacré et la cosmologie de chaque culture peuvent être considérés comme une interrogation permanente de l'homme face aux mystères. D'innombrables mythologies tentent d'expliquer les origines du monde, le sens de l'existence, et leur langue symbolique, leurs allusions allégoriques, l'emploi d'un lexique hiératique, de paraboles, d'un vocabulaire voilé caractérisent au mieux les traditions orales, qui ne sont pas dépourvues d'une pensée religieuse, d'une liturgie, d'une vision générale du cosmos, cet infini au centre duquel l'homme se dresse, face aux grands mystères. Souvent, l'existence d'un Grand Dieu est affirmée, aussi bien en Afrique que sur le continent américain (le Maître du souffle chez les Indiens Creeks, le Maître de la destruction chez les Iroquois), parfois aussi celle d'un couple, mâle et femelle, ou de jumeaux, fondateurs du système solaire et de l'humanité. Ou encore surgit le grand serpent cosmique vomissant la matière et la création, mythe ophidien personnifié par Tiamat dans l'ancienne Babylone, par le Serpent à plumes des anciens Mexicains, par le Grand Python de certains peuples du Zimbabwe, les Vendas... Partout les forces duelles de la vie et de la mort, les grands principes de la dynamique

1. Biragou Diop in : *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache*, par L. S. Senghor, Presses Universitaires de France, Paris, 1948.

cosmique et de la matière sont merveilleusement symbolisés dans ces cultures trop longtemps qualifiées de « primitives ».

Dans ces traditions, le culte des ancêtres est particulièrement vivace; il relève d'une pensée et d'une pratique, d'une relation au monde (l'animisme) qui placent l'homme devant sa propre fin des temps, sa mort, d'une tout autre façon que celle des peuples monothéistes, sans doute plus familiers à notre expérience, devant la faute et le jugement.

Il ne nous est pas interdit de penser que jusqu'à la colonisation, l'extermination ou... l'assimilation, les ethnies animistes aient pu sauvegarder une étroite association bipolaire vie-mort (leur croyance en un au-delà a d'ailleurs, souvent, favorisé leur conversion ou un certain syncrétisme religieux). Dès lors, si, dans leur vision du monde, la mort n'apparaissait pas comme « irrémédiable », mais comme un passage à d'autres modes d'existence, à des réincarnations, la souffrance psychique et l'angoisse métaphysique se développaient en des postulations tout à fait différentes des nôtres. La mort n'y est sans doute pas moins dramatique lorsqu'elle se produit, mais la peur qu'on en conçoit sûrement moindre, intégrée qu'elle se voit dans un moment des rythmes cosmiques, dans un vaste cycle formant « totalité », et sans le manichéisme et le pathétique de l'attente d'un jugement sanctionnant les affres d'un enfer ou les éblouissements d'un paradis.

Entre les civilisations du temps historique, du temps cyclique et celles de l'« éternel présent », les conceptions de l'individu, de la « personne », divergent fondamentalement : qu'il s'agisse d'une identité séparée ou d'une identité plus ou moins englobée dans le clan, la tribu, la caste ou le totem, ou encore définie par le lien avec le cosmos et la matrice et ses effets sur une prise de conscience, plus ou moins aiguë, de la solitude ontologique.

L'homme ressent, quel qu'il soit et où qu'il naisse,

la grande peur cosmique devant la voûte céleste, les phénomènes naturels, les éléments, le feu, la foudre, la sécheresse, le froid, les mutations, les calamités telluriques et climatiques que, selon son environnement, il doit subir. La frayeur que l'astre de vie ne brûle la Terre ou n'explose est la plus remarquable des angoisses qui se nichent au cœur des grands mythes archaïques, mais, parfois aussi, jaillit la crainte que les étoiles ne s'entrechoquent, que la lune et le soleil ne se dévorent pendant les éclipses, que l'eau ne submerge le monde ou qu'au contraire elle ne vienne à manquer, que le chaos ne mette un terme à toute vie humaine. Tous ces thèmes s'entrecroisent dans les mythologies.

Or, la trace de cette peur n'est pas absente dans les descriptions apocalyptiques des prophètes, à ceci près que, pour ces messagers divins, n'agissent plus les forces incontrôlées du monde païen, mais grondent des calamités suscitées par la colère de Dieu : le Maître de l'univers les inflige aux hommes pour parachever son œuvre de purification et de justice. L'Apocalypse intervient comme une manière d'acte « chirurgical » afin de laisser place à la victoire des Élus.

La plupart des peuples de tradition orale demeurent encore liés au grand mouvement de mort et de renaissance de l'univers, à ses rythmes cosmiques et organiques. Les Lapons, les Sioux, les Hopis, les Bambaras, les Zoulous, les Yamanas de Patagonie, les Lacandons du Mexique pensent que cette ère s'achèvera sur un grand feu cosmique et des tremblements de terre. Certains mouvements prophétiques, inspirés du christianisme, se sont répandus, depuis le XIX^e siècle, en Afrique et sur le continent américain : on y relève l'influence de l'Apocalypse de saint Jean (les « Ensachés » de Colombie, secte composée d'Indiens et de métis, se voilent la face et annoncent la venue de la fin des temps), mais ces traditions sont aujourd'hui fortement imbriquées dans les apports de la conquête, et les rites eux-mêmes, immémoriaux, disparaissent.

Cependant, j'ai la tentation de considérer que la « présence à la vie » constituerait la qualité intrinsèque

à la sagesse et à la connaissance de ces peuples, que l'on dit « anhistoriques », sagesse et connaissance qui n'abandonnent pas les vivants à l'immobilité de la mort, mais, au contraire, soudent les morts à la vie, les sentent aussi présents que les vivants et savent que les ancêtres ne meurent pas et que l'invisible féconde le présent.

Voilà donc le voyage que j'entame sur les chemins de l'analogie, périple muet dans lequel le scribe que je suis rompt le silence et sort, pour un court moment, de l'effacement où doit le confiner sa tâche, pour, simplement, s'expliquer sur le manque et l'absence qui peuvent s'y débusquer.

Apocalypse et mythes de fin du monde ne sont pas des sujets tièdes (pour le moins...): mon rôle aura consisté à amener à notre conscience, la plus contemporaine, à la mienne d'abord, ces textes et cette Histoire dont je suis juge et partie, lié et délié à la fois.

L'annonce de la fin des temps de ces textes prophétiques se conjugue – et se confronte – avec une lecture croisée du monde dans lequel nous vivons. Encore une fois, nul souci, ici, de commentaire, mais, tout au plus, dans ces pages, proposition d'une lecture personnelle, responsabilité et audace mêlées. Les périls que j'entrevois, je les conjure par la pensée que mon choix rencontrera les préoccupations de mon lecteur. La neutralité du scribe, quoi qu'on en ait, est un leurre: j'accepte donc le défi et j'assume l'enjeu.

I

LES RELIGIONS
DE LA BIBLE
ET L'APOCALYPSE

I
LES RELIGIONS
DE LA BIBLE
ET L'APOCALYPSE

LE JUDAÏSME

1. Le genre apocalyptique dans les traditions juive et chrétienne

Le mot « apocalypse » est la transcription littérale d'un terme grec ἀποκάλυψις qui signifie « dévoiler », « révéler ».

Une Apocalypse ou livre de vision propre, une « révélation » faite aux hommes de choses cachées et connues de Dieu seul, elle a trait aux mystères du futur, à l'histoire à venir et passée, pour et faite, la forme d'une prophétie.

Dans la tradition biblique juive, les prophètes, au cœur même de leur vocation, se voient assigner la mission d'annoncer le « Grand Jour » de Dieu. Aux enfants d'Israël asservis par les empires voisins, dispersés, exilés, les prophètes prédisent les voies du salut : la colère divine se se déchaînera contre les nations qui les subjuguent, et les oppresseurs seront « jugés » et anéantis. Le peuple de Dieu, libéré de leur oppression, sera rassemblé sous la bannière d'un Messie et, revenu à son ancienne fidélité à la Loi, connaîtra une ère de paix.

LE JUDAÏSME

1. Le genre apocalyptique dans les traditions juive et chrétienne

LE mot « apocalypse » est la transcription littérale d'un terme grec (ἀποκάλυψις) qui signifie : « dévoiler », « révéler ».

Une Apocalypse est donc, au sens propre, une « révélation » faite aux hommes de choses cachées et connues de Dieu seul; elle a trait aux mystères du futur, à l'histoire à venir et prend, pour ce faire, la forme d'une prophétie.

Dans la tradition biblique juive, les prophètes, au cœur même de leur vocation, se voient assigner la mission d'annoncer le « Grand Jour » de Dieu. Aux enfants d'Israël asservis par les envahisseurs successifs de leur pays, dispersés, exilés, les prophètes prédisent les voies du salut : la colère divine va se déchaîner contre les nations qui les subjuguent, et les impies seront « jugés » et anéantis. Le peuple de Dieu, libéré de leur oppression, sera rassemblé sous la houlette d'un Messie, et, revenu à son ancienne fidélité à la Loi, connaîtra une ère de paix.

« Jour de la colère », « Jour du jugement », description de la Jérusalem future, en ses diverses expressions, l'Apocalypse revêt une valeur absolue et intemporelle. La lutte contre le mal – comme le combat de Satan contre l'Église, dans l'Apocalypse de Jean – se poursuivra aussi longtemps que durera le monde présent, et les protagonistes du drame, comme les persécutions, se retrouveront de siècle en siècle, jusqu'à la fin des temps.

Pour la plupart, les textes apocalyptiques peuvent être considérés comme des chants de l'espérance, bien que le passage au monde futur y soit précédé d'un déchaînement des forces du mal à l'ampleur cosmique.

« De même que dans une oasis entourée d'un désert aride, le secret de la vie est la fontaine jaillissante qui irrigue les palmiers et les plantes, de même dans l'histoire d'Israël, la source d' "eau vive" au moyen de laquelle Dieu maintient sa nation dans la floraison sans cesse renouvelée fut le prophétisme » (Ricciotti).

Toutes les apocalypses reprennent les généalogies de personnages vénérables et prestigieux de l'histoire d'Israël : Adam, Hénoch, Noé, Abraham, Baruch, Esdras (*Ezra*), etc. Avec le tarissement de la source proprement prophétique, les « rédacteurs » des apocalypses ont recours à ces pseudonymes, dont l'immémoriale voix fait autorité, pour mieux s'adresser au peuple juif, convaincre son esprit rétif et délivrer un message au cachet digne de foi.

Le prophète d'Israël est un « voyant », et s'il vitupère le peuple rebelle à la parole divine, il lui promet aussi la consolation; il est le héraut, choisi par Dieu, pour insuffler l'espoir, au moment où la Promesse semble vaciller, dans les soubresauts des événements et l'ombre sanglante des tragédies qui accablent la nation élue au Sinaï. Il porte la foi et dispense la lumière.

« Voyants », « parlants », parfois désignés du nom d'« hommes de Dieu », de « veilleurs » ou de « gardiens », dans la nuit du désespoir, les prophètes nourrissent leur mission d'une foi intense, à l'ardeur toute mystique. Le

don de la parole qui leur est attribué s'entoure d'une « mise en scène » symbolique : puissance du verbe, pathétique de l'expression, lyrisme concourent à faire vibrer le cœur de leurs contemporains. Nulle médiation : « ceux qui ont des oreilles pour entendre » déchiffrent aussitôt le sens, la résonance est immédiate. Et ce qui, à nos yeux déshabitués, peut, aujourd'hui, paraître hermétique, voire ésotérique, ne l'était pas pour la communauté humaine d'où le prophète surgissait.

Dans la littérature apocalyptique, tout est symbole, et l'accumulation de celui-ci a pour visée de suggérer une saisie « imaginable » à l'entendement humain. Ainsi, les yeux peuvent-ils symboliser la connaissance; les ailes, la mobilité; les mains ou les cornes, la puissance et le pouvoir; la longue robe, le sacerdoce; une palme, le triomphe; le glaive, la destruction et l'extermination... Les couleurs ne sont pas en reste : blanches, la joie, la victoire, la pureté; écarlates, le luxe et la magnificence; rouge, le meurtre... De même, l'usage des nombres ne doit-il pas être pris... « à la lettre » : le sept est une allégorie de la perfection et de la plénitude (celle de la Création); quatre, le chiffre du monde créé; douze, le nombre des tribus, de la communauté d'Israël (puis de l'Église, lorsque celle-ci se posa en *Verus Israel*) et mille, la multitude...

Autant de symboles, pour nous obscurcis par l'éloignement de l'antique source d'eaux vives, quand ce n'est pas son assèchement qui laisse nos imaginations tariées! Tâchons donc, dès lors, de les traduire dans nos catégories intellectuelles et imaginaires. Que la Bête représente l'Empire romain, que l'Agneau incarne la connaissance et l'intégrité – peu importe au fond! Notre lecture, individuelle et, pourquoi pas? créative, ne s'enfermera pas dans ces difficultés, d'autant que, sous des formulations diverses, scolastiques ou théologiques, les débats quant à leur élucidation jalonnent les siècles...

La littérature apocalyptique, telle qu'elle nous est parvenue à travers un certain nombre de textes, a été quelque peu négligée au cours des siècles. Si certains livres ont été conservés dans le canon biblique du judaïsme, comme le *Livre de Daniel*, les autres n'ont pas été jugés dignes d'y être inclus par les sages du Talmud. L'*Apocalypse de saint Jean*, elle, fait partie du Nouveau Testament, tandis que le *Quatrième livre d'Esdras* a été rattaché aux Appendices des livres chrétiens, sur décision du Concile de Trente (1546).

Le XIX^e siècle, avec la découverte d'un certain nombre de manuscrits inédits, suscita un engouement renouvelé pour l'étude des textes apocalyptiques. En 1838, un évêque anglican, R. Laurence, retrouva la version éthiopienne du *Livre d'Hénoch*. En 1910, dans la *guéniza* (dépôt traditionnel des vieux manuscrits, rouleaux et livres usagés qu'il est interdit de détruire) de la synagogue caraïte du Vieux-Caire, on mit au jour des fragments d'écrits d'une secte juive de la nouvelle alliance, le *Document de Damas*. En 1947, la découverte des manuscrits esséniens dans la grotte de Quoumran élucida la question longtemps en suspens de l'origine de ce *Document* : la bibliothèque de cette confrérie ascétique et mystique comprenait des exemplaires de textes bibliques anciens, du *Livre d'Hénoch*, des *Jubilées*, de multiples rouleaux, dont le *Document de Damas*, des *Hymnes* et le *Règlement des guerres des fils de lumière contre les fils de ténèbres*, qui appartient au genre apocalyptique.

Le propre de la littérature apocalyptique est la « révélation » dévoilée par Dieu aux hommes, par la bouche de prophètes. Ses secrets apparaissent à ces derniers au cours d'une vision ou leur sont révélés par un ange (dans l'islam, l'ange Gabriel rend souvent visite à Mohammed). Ces secrets relèvent de trois ordres : les mystères du Ciel, les énigmes de la création du monde, les contours de la « fin des temps ». La veine principale de ces révélations est d'ordre eschatologique, élaborant une véritable science de la « fin des temps » et des signes

qui la précèdent. Selon chacun des prophètes, les « jours sont venus » où l'intervention divine paraît imminente...

Alors, Israël verra la défaite de ses ennemis, le regain de prospérité de sa terre, rappelant l'antique promesse du « lait et du miel », et l'arrivée du Messie. La fin du monde est le dernier acte d'un drame qui progresse selon un plan divin, le plus souvent, selon un déroulement chronologique recouvrant les six jours de la Création et s'achevant sur le septième, jour de repos de Dieu, mais aussi jour de l'Apocalypse. Cette « datation » a, bien évidemment, valeur symbolique, et comme au regard du temps divin « mille ans sont comme un jour » (Psaumes, XC, 4) nombre d'exégètes ont pu découper le temps de la prophétie en grands cycles de mille ans : le millénarisme qui a soulevé l'Occident en est un signe ; l'hypertrophie symbolique qui entoure l'approche de l'an deux mil en représente un lointain écho...

Dans la littérature biblique du canon juif, le genre apocalyptique apparaît dans Isaïe, Ézéchiel, dans maints passages d'autres livres prophétiques. Cependant, c'est le *Livre de Daniel*, le seul écrit apocalyptique accepté par la tradition rabbinique, qui donne véritablement naissance au genre. Écrit sans doute vers 167 avant J.-C. (encore qu'auteur et date de rédaction demeurent largement obscurs), il appartient à une époque particulièrement cruelle de l'histoire d'Israël : celle de l'oppression par la dynastie grecque séleucide, établie en Syrie, et en particulier dans le contexte de la révolte des Maccabées contre Antiochus Épiphane. Le *Livre de Daniel* évoque l'exil de Babylone, paradigme du malheur d'Israël en captivité ; Daniel y prodigue le réconfort et y prédit la toute proche victoire divine et la fin des malheurs – « lecture » d'événements archétypiques pour une situation on ne peut plus actuelle, telle qu'elle était vécue en Judée, au II^e siècle avant notre ère.

Cette même période vit naître le *Livre d'Hénoch*, les *Jubilées*, les *Testaments des Douze Patriarches* ; au I^{er} siècle avant J.-C., dans le bouillonnement messianique qui précède l'apparition du Christ (et sans doute explique

l'influence qu'il exerça sur ses premiers adeptes juifs), le genre apocalyptique fait florès : *Rouleaux de la mer Morte*, *Document de Damas*, le *Règlement de la guerre*, le *Manuel de Discipline*, les *Hymnes*, les *Psaumes de Salomon*, les *Paraboles d'Hénoch*, les *Oracles sibyllins*, l'*Apocalypse* (syriaque) de *Baruch*, etc. Au 1^{er} siècle de notre ère, la veine ne tarit pas : *Assomption de Moïse*, *Livre* (slave) *d'Hénoch*, *Quatrième Livre d'Esdras*, *Apocalypse d'Abraham*, *Testament d'Abraham*, *Ascension d'Isaïe*, *Apocalypse de saint Jean* (admise dans le corpus saint après de longues hésitations des Pères de l'Église...).

Voici la manne que nous allons récolter...

2. *Le Livre d'Isaïe* et le *Livre d'Ézéchiel*

DANS le canon de la Bible juive, l'on distingue entre « premiers » prophètes (Josué, les Juges, Samuel, les Rois) et prophètes « postérieurs », dont les trois plus grands – Isaïe, Jérémie et Ézéchiel – sont suivis des douze prophètes dits « mineurs ». Ce premier canon est apparu au V^e siècle avant notre ère, au temps du scribe Esdras (*Ezra*), il a été à l'origine de la première liste des ouvrages bibliques acceptés comme « saints » par la tradition juive – qui en rejettera d'autres, dont la plupart des livres apocalyptiques et pseudépigraphiques.

Nous n'avons retenu ici, parmi les prophètes d'Israël, que les seuls Isaïe et Ézéchiel, dont la vision eschatologique sera plus tard prolongée par les prophètes postérieurs et par les Apocalypses. Isaïe exerça sa prophétie à Jérusalem dans la deuxième moitié du VIII^e siècle avant J.-C., à l'époque de la domination assyrienne. En ces temps de cruelle oppression, il prêcha au roi et au peuple la confiance en Dieu. La deuxième partie de son livre, parfois dénommée le *Livre de la*

consolation d'Israël, s'adresse aux Hébreux en déportation à Babylone.

Ézéchiël, lui, fut prêtre au Temple de Jérusalem, et accomplit sa mission prophétique à Babylone, au VI^e siècle avant notre ère, après y avoir été déporté en même temps que le roi de Juda, Joachim II.

2. Le Livre d'Isaïe et le Livre d'Ézéchiël

DANS le canon de la Bible juive, l'on distingue entre - premiers - prophètes (Josué, les Juges, Samuël, les Rois) et prophètes - postérieurs - dont les trois plus grands - Isaïe, Jérémie et Ézéchiël - sont suivis des douze prophètes dits - mineurs ». Ce premier canon est apparu au VI^e siècle avant notre ère, au temps du scribe Ézéchiël (Ezra), il a été à l'origine de la première liste des ouvrages bibliques acceptés comme « saints » par la tradition juive - qui en rejette d'autres, dont la plupart des livres apocryphes et pseudépiques.

Nous n'avons retenu ici, parmi les prophètes d'Israël, que les seuls Isaïe et Ézéchiël, dont la vision eschatologique sera plus tard prolongée par les prophètes postérieurs et par les Apocryphes. Isaïe exerce sa prophétie à Jérusalem dans la deuxième moitié du VIII^e siècle avant J.-C., à l'époque de la domination assyrienne. En ces temps de cruelle oppression, il prêcha au roi et au peuple la confiance en Dieu. La deuxième partie de son livre, parfois dénommée le Livre de la

Isaïe

Bouleversement et deuil sur la terre

Voici, l'Éternel fait le vide et la solitude sur la terre¹, il en bouleverse la face et en disperse les habitants. Un même sort atteint peuple et prêtre, esclave et maître, servante et maîtresse, acheteur et vendeur, prêteur et emprunteur, créancier et débiteur. Elle est vidée à fond, la terre, complètement dépouillée : c'est l'Éternel qui a rendu cet arrêt. La terre est attristée et flétrie, le monde est désolé et languissant, l'élite de la population est abattue. C'est que la terre a été souillée par ses habitants : ils ont transgressé les lois, violé les statuts, rompu le pacte antique. Aussi une malédiction dévore la terre, et ceux qui la peuplent subissent le châtement; les habitants de la terre sont consumés, et de rares mortels échappent.

Le vin est en deuil, la vigne est contristée, tous ceux qui avaient le cœur joyeux soupirent. Adieu les gais tambourins, adieu la joie bruyante de ceux qui s'amusaient, adieu le plaisir de la harpe! On ne boit plus de vin en chantant, les liqueurs fortes ont un goût amer pour les buveurs. Elle est brisée la cité promise au désordre, toute demeure est close, rendue inaccessible. Les cris, au sujet du vin, retentissent dans les rues, tout plaisir est voilé de tristesse, la gaieté est

1. Autre traduction : « dans le pays » (Babylone ou terre d'Israël).

bannie de la terre. Dans la ville, il ne reste que désolation, les portes sont fracassées et réduites en ruines. Aussi il en sera de la terre, au sein des nations, comme des oliviers, après la récolte, comme des grappes oubliées, après vendanges faites. Ceux-là¹ élèveront la voix pour chanter, et, du côté de l'Ouest, éclateront en cris de joie devant la grandeur de l'Éternel. Oui, rendez hommage à l'Éternel dans les régions lumineuses², et, sur les côtes de la mer, proclamez le nom de l'Éternel, Dieu d'Israël.

Du bout de la terre nous entendons des cantiques : « Gloire au juste ! » Mais moi je dis : « La misère est mon lot, la misère est mon lot ! malheur à moi ! Les violents exercent leurs violences, ils poussent au comble leurs violences. Épouvante, fosse et piège vous menacent, habitants de la terre. Quiconque prend la fuite devant les cris de l'épouvante tombe dans la fosse, et, s'il remonte du fond de la fosse, il est pris dans le filet : les écluses s'ouvrent dans les hauteurs célestes et les fondements de la terre sont ébranlés. La terre éclate en se brisant, la terre tombe en pièces, la terre vacille étrangement. La terre chancelle comme un homme ivre, elle est secouée comme une hutte ; elle est écrasée sous le poids de son iniquité, elle tombe et ne peut plus se relever.

En ce jour, l'Éternel châtiara les milices du ciel au ciel et les rois de la terre sur la terre. Ceux-ci seront réunis en tas comme des prisonniers au bord d'une fosse, ils seront enfermés dans la geôle ; seulement, après de longs jours, on pensera à eux. Et la lune sera couverte de honte, le soleil de confusion, car l'Éternel-Cebaot régnera alors sur la montagne de Sion et à Jérusalem, et sa gloire brillera aux yeux de ses anciens.

(Ch. 24 ; 1-23)

Dieu protège les faibles

Éternel, tu es mon Dieu ! Je veux t'exalter et louer ton nom, car tu as accompli des merveilles, parfaitement fidèle aux résolutions prises dès longtemps. Tu as fait de la ville

1. Les rescapés.

2. A l'Orient.

PEUPLES ALTAÏQUES

Le Déluge de Feu

Les mythes des peuples altaïques traitent non seulement de l'origine du monde, mais aussi de sa fin. Dès le début, dans les Mongols, la création fut exposée au danger de périr, comme que dans la mer autour de la terre et sous elle. Il y avait un serpent « lojal » nommé Loulou, qui tuait des gens et d'animaux et de bêtes en arrosant la terre de ses urines. Sur l'ordre du dieu, le héros Ouchirvan se leva et se mit à combattre le monstre, mais ses forces le trahirent. Il fut même traité victime du serpent et il n'eut pas le temps de se réfugier sur le haut mont Soumer. Il s'y mit à mentir et se vantait tant qu'il planta ses terres dans la tête du gigantesque serpent et en entourait le corps trois fois autour de son tour du monde, avant de lui braver le crâne avec une pique.

Cette légende, qui est manifestement venue des Indes et Mongolie, comme le prouvent les noms d'Ouchirvan (= Vishnuiva Varahan des hindouistes), de Soumer (= Sumeru des Hindous) et de Garuda (= Garuda des Hindous), fait penser au récit ancien scandinave (*Gylfaginning*, 50) sur le puissant serpent Midgard qui « crachait du vent » et ainsi « enveloppait l'air et la terre ». Mais là le monstre n'est accablé qu'à la fin du monde. Quand la mer commença à déborder et que « le serpent Midgard se tortilla avec rage et grimpait sur le toit », le dieu Thor l'attaqua et l'écabota, mais il trouva lui-même la mort dans le vent causé par le monstre.

PEUPLES ALTAÏQUES

Le Déluge de Feu

Les mythes des peuples altaïques traitent non seulement de l'origine du monde, mais aussi de sa fin. Dès le début, disent les Mongols, la création fut exposée au danger de périr, parce que dans la mer située autour de la terre et sous elle résidait un serpent colossal nommé Losoun qui tuait des quantités d'hommes et de bêtes en arrosant la terre de son venin. Sur l'ordre du dieu, le héros Otchirvani descendit du ciel pour combattre le monstre, mais ses forces le trahirent. Il serait même tombé victime du serpent s'il n'avait pas réussi à se réfugier sur le haut mont Soumer. Il s'y métamorphosa en un puissant aigle, Garide, planta ses serres dans la tête du gigantesque serpent et en enroula le corps trois fois autour de la montagne du monde, avant de lui broyer le crâne avec une pierre.

Cette légende, qui est manifestement venue des Indes en Mongolie, comme le prouvent les noms d'Otchirvani (= bodhisattva Vairapani des bouddhistes), de Soumer (= Sumeru des Hindous) et de Garide (= Garuda des Hindous), fait penser au récit ancien scandinave (*Gylfaginning*, 50)¹ sur le puissant serpent Midgard qui « crachait du venin » et ainsi « aspergeait l'air et la terre ». Mais là le monstre n'est anéanti qu'à la fin du monde. Quand la mer commencera à déborder et que « le serpent Midgard se tordra avec rage et grimpera sur la terre », le dieu Thor l'attaquera et l'anéantira, mais il trouvera lui-même la mort dans le venin craché par le monstre.

1. Cf. *L'Edda islandaise*.

Un autre danger a menacé ou menace encore la terre habitée par les hommes. La crainte que la base du monde ne cède ou que la terre ne soit exposée de quelque autre manière à un grand cataclysme se rattache au concept qui place la terre au sein d'un vaste océan sans fond ni limite. Les mythes asiatiques qui parlent des différentes périodes du monde exposent comment une fois déjà une grande inondation anéantit toute vie sur la terre et comment un homme sauvé des eaux fut l'ancêtre de la nouvelle race humaine...

Il existe une autre fin du monde causée par un froid intense dans un mythe altaïen qui mentionne comme signes précurseurs de la ruine finale du monde un « bouc bleu aux cornes de fer » et certains phénomènes naturels extraordinaires :

Sept jours le bouc courut autour de la terre en poussant des bêlements effrayants.

Sept jours dura le tremblement de terre.

Sept jours brûlèrent les montagnes.

Sept jours il tomba de l'eau.

Sept jours il grêla par un orage.

Sept jours il tomba de la neige.

Après cela survint une période de froid rigoureux. Le concept, fort rare dans la poésie populaire, d'une fin du monde due au froid, telle que l'ont connue pourtant les anciens Scandinaves, est certainement d'origine iranienne dans l'Altaï.

Outre le danger causé par l'inondation, certains peuples nord-sibériens parlent d'un déluge de feu qui anéantit une fois toute vie sur la terre. Les Toungouses transbaïkaliens racontent comment un grand incendie fit rage pendant sept ans et dévora tout, si bien que la terre fut changée en mer. Tous les êtres humains périrent, sauf un garçon et une fillette qui montèrent dans le ciel sur le dos d'un aigle. Après avoir erré un certain temps dans l'espace, ils finirent par redescendre en un endroit où la terre avait reparu après l'évaporation des eaux.

Les Vogoules expliquent que le dieu suprême envoya le déluge de feu sur la terre pour anéantir le diable. Alors que toute la terre et la création se noyaient dans l'« eau de feu », les dieux et quelques hommes réussirent à se sauver. Ceux-là étaient montés sur un « bateau de fer », les autres sur un « radeau en bois de tremble à sept fonds » et qui était en outre protégé par un « septuple plafond incombustible en peau d'esturgeon ». Les moyens de sauvetage sont ainsi presque les mêmes que dans le mythe du déluge. La durée

de la vague de feu comporte sept ans dans le récit vogoule comme dans le mythe toungouse. « Pendant sept hivers et sept étés brûla le feu, pendant sept hivers et sept étés, il dessécha la terre. »

Les Iouraks du cercle d'Obdorsk parlent d'un endroit sacré dans le sud, nommé Nadje, où poussait un bouleau sacré à sept branches et où tous les hommes allaient porter des offrandes. Tout d'un coup, les racines du bouleau se mirent à pourrir, et quand la septième fut pourrie, l'arbre s'écroula. Alors du sang jaillit sous son chicot, mais ce n'était pas du vrai sang, c'était du feu. Après le feu apparut de l'eau sacrée qui fit déborder tous les fleuves. Pour se sauver, les hommes construisirent un radeau sur lequel ils emportèrent un animal de chaque espèce.

Des légendes sur le déluge de feu ont été recueillies ailleurs aussi en Asie. C'est ainsi que les Dravidiens des Indes racontent comment Dieu, voyant que les hommes devenaient toujours plus méchants, envoya sur la terre un grand feu qui, comme chez les Vogoules, est appelé « eau de feu ». Seuls deux êtres humains échappèrent à la mort en se cachant, à savoir un frère et sa sœur.

Le déluge de feu se rattache aussi à des concepts sur la fin du monde. Les Tatars de l'Altaï racontent qu'Erlik, le diable, constatant que les péchés gagnaient sans cesse du terrain sur la terre au cours des âges, fit monter sur la terre deux de ses aides pour réduire les humains en son pouvoir. Ces aides s'appelaient Karash et Kerei. Mais, sur l'ordre du dieu suprême Ulgen, Mandychire descendit du ciel, abattit Kerei et dépeça son corps. Erlik, voyant cela, vint au secours de son aide et tua Mandychire. Ulgen manda alors chez les hommes son deuxième héros, Maidere (bodhisattva Maitreya, chez les bouddhistes), et celui-ci réussit à attirer de son côté la majeure partie des humains. Le méchant Erlik en ressentit de la colère et dit à Maidere : « Je suis assez fort pour te tuer avec mon épée ! » Il mit ses menaces à exécution et attaqua Maidere qui répandit par ses blessures un sang rouge qui teignit la terre entière et qui s'enflamma, si bien que les flammes enveloppèrent toute la terre et embrasèrent le ciel. Ulgen sortit, frappa dans ses mains et cria : « Morts, levez-vous ! » Aussitôt ceux-ci se dressèrent avec leur corps, l'un sur la terre, un autre sur le feu, le troisième dans l'est, le quatrième dans la bouche d'un poisson ou d'une bête de proie. Cet incendie universel détruisit la couche superficielle corrompue et foncée de la terre, mais la couche suivante,

blanche, subsista; Ulgen l'utilisa pour créer un nouveau monde meilleur que l'ancien. Erlik et les méchants périrent dans l'incendie.

Radloff a recueilli sur ce thème une poésie dont voici la fin :

*Ensuite les paladins d'Erlik,
Karash et Kerei,
sortent du sein de la terre.
A peine sont-ils sortis de la terre
que viennent les paladins d'Ulgen,
Mandychire et Maidere,
pour lutter contre eux,
en quittant le ciel.
Le sang de Maidere
met la terre en feu
et ainsi vient la fin du monde.*

Bien que les envoyés de Dieu, Mandychire et Maidere, appartiennent par leurs noms à la mythologie bouddhiste, ils ont une réplique dans l'eschatologie chrétienne primitive. En effet, d'après celle-ci, Élie et Énoch, que Dieu a rappelés vivants à lui, reviennent à la fin du monde et trouvent la mort en se battant contre le diable ou l'Antéchrist. Dans le poème ancien allemand nommé *Muspili*, qui est attribué au IX^e siècle, Élie joue un rôle identique à celui de Maidere dans la légende altaïenne. Comme celui-ci, il tombe en luttant contre le diable. Un autre trait commun est que le sang coulant du cadavre d'Élie prend feu et qu'il anéantit la terre. Il est donc manifeste que ces légendes recueillies dans des endroits éloignés les uns des autres ont la même origine.

La description légendaire de la fin du monde est en outre mentionnée dans les *Révélation*s russes du Pseudo-Méthode. On y dit que bien des gens croyaient que la terre avait été incendiée par le sang d'Élie et d'Énoch. Les Russes ont également des poésies religieuses dépeignant comment Élie est blessé dans son combat avec l'Antéchrist et comment son sang prend feu et dévore la terre.

Extrait de : *Représentations religieuses des peuples archaïques*, par U. Harva, traduction de J.-L. Perret, © Éditions Gallimard.

VI

LE FEU DESTRUCTEUR

VI

LE FEU DESTRUCTEUR

Le feu apocalyptique

SI la vengeance et la justice du dieu s'accompagnent de mille calamités naturelles et telluriques, le feu est l'élément le plus présent dans toutes les prophéties de la fin des temps. Ce feu divin et terrible est annoncé par toutes les traditions que nous venons de traverser. Il paraît probable que l'on y retrouve la trace des premiers cultes solaires : Mithra, Râ des Égyptiens, et le feu mazdéen, mais aussi des anciens cultes des Perses (Persée instituant le culte du Feu descendu du ciel sur le mont Silpion). Moïse lui-même rencontre le feu en allant chercher et arracher les Tables de la Loi, et toute l'Antiquité célèbre l'élément primordial de l'univers dans ses temples. Le feu brûlait jour et nuit sur l'autel de Pan à Olympie; les Romains venaient chercher le feu sacré sur l'autel fédéral Alba Longa, et, au pied du mont Palatin à Rome, le foyer de Vesta était vénéré par tout l'Empire.

Le soleil, l'astre de vie, est bien le maître de notre univers, indissociable de toute pensée humaine et religieuse; sans lui, la terre se meurt. Mais ce feu cosmique

est aussi perçu comme un danger, la plupart des civilisations d'Orient subissant la sécheresse et l'aridité, le bon feu est aussi paradoxalement un feu destructeur. Nombre de mythes archaïques, comme chez les Indiens Selkman et Yamana de Patagonie, redoutent que l'astre ne se rapproche trop de la terre et ne la brûle. L'éclatement du soleil ou sa trop grande proximité sont des craintes qu'on retrouve dans les mythes d'origine du monde, soit le Déluge, soit le Feu, et, selon la direction de ce mythe, eau ou feu, la crainte de la rupture cosmique sera conjurée par des rites et des pratiques destinées à apaiser le cosmos et les divinités représentatives de ces formes telluriques.

Cette tradition, cette crainte tout humaine ne sont pas particulières aux cultures indo-aryennes ou judéo-chrétiennes : on les retrouve chez les populations amérindiennes, mexicaines, elles-mêmes grandes civilisations solaires.

L'homme redoute, depuis des millénaires, les forces naturelles ou la colère du Dieu : pour cela il doit se concilier le cosmos ou le Dieu qu'il s'est choisi. Le bon feu terrestre, celui de la cuisson des aliments, celui qui éloigne les bêtes sauvages et favorise les techniques du travail des métaux, de la poterie, il a mis des siècles à le conquérir; celui de l'énergie et de la vie, il a pu l'appivoiser, mais sa peur et sa fascination pour l'astre solaire (et le feu de la terre, le volcan) persistent. L'angoisse cosmique reste toute présente, comme la fascination pour les éclipses, pour tout ce qui concerne les astres, l'astronomie, l'astrologie, en témoignent chaque jour. Le dieu solaire reste le dieu principal de l'humanité.

Même si, à l'instar des anciens Germains, on ne brûle plus une lampe devant le dieu Thor, ou, comme les Slaves, devant Perun, ou devant le dieu Zinoz des Lituaniens, même si l'autel de Mazda n'est plus illuminé que par les derniers croyants, ce Feu, il est notre luminaire vital et sacré, astre matériel tout autant que force spirituelle, pour les fils de l'homme et de la lumière.

Aujourd'hui, il est un autre soleil, cette fois dans les mains de l'homme-dieu, mais ceci est en filigrane tout au long de ce livre. D'après les Aztèques, nous serions entrés dans l'ère du « Cinquième Soleil »...

Mythe bororo

Soleil et Lune habitaient jadis sur la terre. Un jour qu'ils avaient soif, ils rendirent visite aux oiseaux aquatiques, qui gardaient l'eau dans de grandes et lourdes pipes.

Désobéissant aux oiseaux, Soleil voulut soulever une pipe jusqu'à ses lèvres. Mais il la laisse échapper, elle se brise et l'eau se répand. Les oiseaux se fâchent, Soleil et Lune se sauvent, les oiseaux les reprennent dans la hâte où ils se sont réfugiés.

Maintenant, le soleil est devenu trop chaud. Incommodés par son voisinage, les oiseaux agitent leurs éventails de vanneries, produisant un vent de plus en plus fort qui aggrave Soleil et Lune et les fait monter jusqu'au ciel, d'où ils ne redescendent plus.

Nombre de peuples, comme les Selknam et Yamana de Patagonie, redoutent que l'astre ne se rapproche trop de la terre et ne la brûle. L'éclatement du soleil ou le trop grand proximité sont des craintes qu'on retrouve dans les mythes d'origine du monde, soit le Déluge, soit le Feu, et, selon la direction de ce mythe, eau ou feu, la crainte de la capture cosmique sera comblée par des rites et des pratiques destinées à apaiser le cosmos et les divinités représentatives de ces formes telluriques.

Cette tradition, cette crainte tout humaine ne sont pas particulières aux cultures indo-aryennes ou indéo-chrétiennes : on les retrouve chez les populations amérindiennes, mexicaines, elles-mêmes grandes civilisations solaires.

L'homme redoute, depuis des millénaires, les forces naturelles ou la colère du Dieu : pour cela il doit se concilier le cosmos ou le Dieu qu'il s'est choisi. Le bon feu terrestre, celui de la cuisson des aliments, celui qui éloigne les bêtes sauvages et favorise les techniques du travail des métaux, de la poterie, il a mis des siècles à le conquérir; celui de l'énergie et de la vie, il a pu l'apprivoiser, mais sa peur et sa fascination pour l'astre solaire (et le feu de la terre, le volcan) persistent. L'angoisse cosmique reste toute présente, comme la fascination pour les éclipses, pour tout ce qui concerne les astres, l'astronomie, l'astrologie, en témoignent chaque jour. Le dieu solaire reste le dieu principal de l'humanité.

Même si, à l'instar des anciens Germains, on ne brûle plus une lampe devant le dieu Thor, ou, comme les Slaves, devant Perun, ou devant le dieu Zinor des Lituanais, même si Faust de Marza n'est plus illuminé que par les derniers croyants, ce Feu, il est notre lumineux vital et sacré, astre matériel tout autant que force spirituelle, pour les fils de l'homme et de la lumière.

Mythe pototo

Soleil et Lune habitaient seuls sur la terre. Un jour d'un
avait son, ils tendirent leurs yeux vers les cieux et aperçurent
gardaient l'eau dans de grandes et lourdes jarres.

Désobéissant aux cieux, Soleil voulut soulever une jarre
jusqu'à ses lèvres. Mais il la laissa échapper, elle se brisa et
l'eau se répandit. Les cieux se fâchèrent, Soleil et Lune se
sauvèrent, les cieux les rejoignirent dans la haute où ils se sont
réfugiés.

Maintenant, le soleil est devenu trop chaud, l'humanité
par son voisinage, les cieux agitent leurs éventails de
plume pour produire un vent de plus en plus fort qui soulève
Soleil et Lune et les fait monter jusqu'au ciel, d'où ils ne
descendent plus.

Mythe des Indiens Gé

« Bien avant que l'humanité n'existât, Soleil et Lune vivaient sur la terre. Un jour, à l'insu de son frère, Soleil partit en savane et il arriva " au pied du ciel " ; là, il entendit le bruit caractéristique des pics creusant l'écorce des arbres à coups de bec ; un des oiseaux venait de confectionner un diadème de plumes rouges qui brillait comme du feu. Soleil demanda sa parure au pic, qui acquiesça, mais prévint Soleil qu'il allait la jeter du haut de l'arbre : surtout que Soleil l'attrapât au vol sans la laisser toucher terre !

Le diadème tomba en tournoyant. Il étincelait si fort qu'on eût dit un feu véritable. Soleil le saisit, le passant rapidement d'une main à l'autre pour pouvoir le tenir, jusqu'à ce qu'il fût refroidi...

Peu après, Lune découvrit le diadème dans la cachette où Soleil l'avait mis, et il supplia son frère de lui en procurer un pareil. Non sans répugnance, Soleil conduisit Lune auprès des pics. Ceux-ci consentirent à donner un second diadème. Mais comme Soleil se disposait à l'attraper, Lune exigea de le faire lui-même, en dépit des avertissements de son frère qui redoutait un désastre. Lune était en effet fort maladroit. Comme Soleil l'avait prévu, le diadème lui brûla les mains et il le laissa choir par terre, toute la savane s'embrasa, et les animaux furent consumés. »

Mythe des Indiens G6

- Bien avant que l'humanité n'existât, Soleil et Lune vivaient sur la terre. Un jour, à l'insu de son frère, Soleil partit en s'avant et il arriva " au pied du ciel "; là, il entendit le bruit caractéristique des pics creusant l'écorce des arbres à coups de bec; un des oiseaux venant de contempler un diadème de plumes rouges qui brillait comme du feu. Soleil demanda sa parure au pic, qui acquiesça, mais prévint Soleil qu'il allait la jeter du haut de l'arbre; surtout que Soleil l'attrapât au vol sans la laisser toucher terre!

Le diadème tomba en rouloyant. Il éblouait si fort qu'on eût dit un feu véritable. Soleil le saisit, le passant rapidement d'une main à l'autre pour pouvoir le tenir, jusqu'à ce qu'il fût refroidi.

Peu après, Lune découvrit le diadème dans la cachette où Soleil l'avait mis, et il supplia son frère de lui en procurer un pareil. Non sans répugnance, Soleil consentit. Lune après des pics. Ceux-ci consentirent à donner un second diadème. Mais comme Soleil se disposait à l'attraper, Lune exigea de le faire lui-même, en dépit des avertissements de son frère qui redoutait un désastre. Lune était en effet fort maladroit. Comme Soleil l'avait prévu, le diadème lui brisa les mains, et il le laissa choir par terre, toute sa savaane s'embrasâ, et les animaux furent consumés.

AU-DELÀ DU MYTHE

QU'EN est-il du mythe pour l'individu, et non pas sur le seul plan d'une société, d'une religion ou d'une tradition métaphysique et religieuse?

Le message contenu dans les Apocalypses? Même sans avoir lu les textes sacrés, et sans être croyant, chacun en connaît plus ou moins le sens et l'eschatologie. Ce mythe de la fin d'un monde et de l'ordre nouveau qui lui succédera interpelle l'homme dans sa propre existence et dans celle de sa communauté.

L'Apocalypse du monde, « la fin des temps », et notre propre apocalypse sont bien une seule et même chose.

La subjectivité de l'individu ne se crée que selon son propre rapport à sa mort, et ce rapport à la mort caractérise chaque société et chaque culture. L'on n'ignore pas quelle attitude est celle de notre civilisation hédoniste et matérialiste, et, face à la mort, quel voile l'entoure. Pourtant « l'au-delà » reste une interrogation qui suscite toujours autant de littérature, de même que l'avenir temporel demeure le grand mystère pour l'individu comme pour la collectivité. Inquiétude qui hante la conscience humaine : le recours aux astrologues ou aux futurologues et autres experts en prévisions ne donne aucune réponse. La date de la « fin des temps », comme celle de la venue du Messie, celle du Jugement

de Dieu, celle de la Parousie, resteront toujours imprévisibles, ainsi que le cours du destin de l'homme.

Le fils de l'homme, en tous temps, a eu de la peine à cheminer dans sa propre destinée, celle du monde, de l'Histoire. Zarathoustra insistait déjà, il y a plus de deux millénaires, sur la nécessité de « se transformer » ; toutes les religions appellent l'homme à s'extraire du pouvoir des forces du mal, à s'accomplir dans le plan de Dieu, à vaincre en lui-même les forces démoniaques.

De même, l'humanisme athée et philosophique a-t-il espéré donner naissance à un homme nouveau pour une société nouvelle, et nous vivons encore sur les élans et les désirs de cette vision, bien que l'objectif éthique paraisse toujours aussi lointain et aussi improbable.

Les Apocalypses monothéistes nous proposent un passage radical, une fin de la dualité, une fin des temps, donc une « fin de l'Histoire », une stabilité éternelle et une transparence, bien éloignés de notre vie paradoxale, empreinte de contradictions et d'ombres, de dualismes et d'animalité.

Se hisser au plan de l'Unité, de la transparence, de la Loi, ce serait l'extirpation de « l'état de nature », dans la toute splendeur et la gloire de l'Esprit.

Cela nécessitera, on peut le croire, encore quelques milliers d'années de travail et d'évolution. Mais, que sont quelques milliers d'années face aux éons, kalpas, yugas et autres millénaires sur le chemin de l'humanité ? Aujourd'hui, cohabite toujours en nous ce très vieil homme primitif, ce grand morceau de l'animal humain, tel qu'il nous apparaît encore dans quelques écarts géographiques et écarts de l'Histoire, un des derniers vestiges de notre mémoire archaïque, un récif dans notre mémoire. Et ce vieil homme, en dépit de nos religions, des dogmes, des cultures, des éthiques, du progrès et du savoir, s'agite encore dans l'homo sapiens-sapiens et technicus. Les messages de la transcendance contenus dans les traditions religieuses et les humanismes paraissent toujours aussi utopiques et inaccessibles. Il y a déjà longtemps que les prophètes, les saints, les mystiques, les justes, nous ont invités à opérer ce

travail sur la conscience humaine, à une montée vers la Lumière et la connaissance. L'Apocalypse et son eschatologie messianique glorifient le chemin du juste et lui promettent l'éternité, la paix et le bonheur. Nous ne sommes pas, je le crains, pour la plupart d'entre nous, sur cette voie. Notre doute, ou le trop peu de foi, mille raisons et déraison nous jettent sur les bas-côtés d'un idéalisme ou d'un engagement spirituel et réel. Nos ombres ne cèdent pas. Le Mal et la confusion ne cessent de nous égarer et de nous jeter hors de cette voie royale, qui serait, non pas de devenir le « surhomme », mais l'homme.

Notre difficulté à respecter la triade mazdéenne « bonne pensée, bonne parole, bonne action » comme à pratiquer les dogmes et les éthiques de nos choix religieux ou philosophiques, notre peine à faire germer notre unité et notre identité ne manquent pas de semer le désarroi dans nos vies privées, comme dans nos liens sociaux et nos rapports à l'Histoire.

Mais, hormis les croyants véritables pour qui la foi en Dieu est certaine, la « fin d'un monde », la « fin des temps », c'est sur le plan profane et temporel que chacun se confronte à ses propres apocalypses.

C'est en notre existence que nous vivons chaos et embrasements, déluges et brûlures, calamités et espoirs. Les connaissances ancestrales parlent des quatre âges de l'humanité; de même, nous avons nos quatre âges humains à traverser, à parcourir, microcosme et macrocosme, ontogenèse et phylogenèse, et cela pose au vivant toutes les questions de la vie et de la mort.

Nous aussi, comme ces traditions différentes l'expriment, nous vivons, dans le même corps, plusieurs temps : temps historique (le conscient), temps immobile (l'inconscient), temps cyclique (celui de l'organique) et temps subjectif qui se superpose à celui, irrémédiable, de la matière. Et nos âges psychiques et physiques sont parfois étrangement liés et séparés.

Il est rare que dans une vie humaine apocalypse et fin d'un monde ne se rencontrent pas, ne viennent pas jeter leur épée et leur feu, la douleur et l'effroi. Nous

sommes précaires en toute chose et toujours en quête d'un absolu, d'une symbiose, dont rien ne nous rapproche.

La Cité de Dieu promise aux Élus nous offre la vision d'un bonheur éternel et, dans le Nouveau Monde promis, ce serait la fin de l'ombre, de nos ombres, de nos différences, de notre mystère. La fin de l'animal humain, la mort de la mort, une éternelle transparence et communion...

Nos apocalypses profanes et individuelles sont plus obscures et sataniques, plus existentielles et moins « divines »... Et si l'âge d'or reste toujours aussi lointain (en dépit du progrès, de la science, de l'avancée dans le savoir) quoi d'étonnant à ce que celui-ci ne soit plus projeté dans le futur, ni imaginé pour un avenir toujours à venir, mais qu'il soit de plus en plus symbolisé dans l'enfance. Par l'enfance aussi, dans ce nouveau culte de l'enfant qui anime nos sociétés. Serait-ce en désespoir de futur ?

Il n'a jamais été facile d'être à jour, et au jour, d'être le contemporain de son histoire, de son savoir, de sa connaissance, de sa conscience ni d'être dans son temps et dans le temps des autres, lequel est toujours nouveau, si l'individu ne parvient jamais, lui, à l'être entièrement. L'Unité, la Totalité sont bien deux mythes qui travaillent le désir, comme l'amour et la mort nous travaillent. Et si, pour les uns, l'éternité reste promise aux termes de ce chemin matériel et spirituel, pour les autres, cette existence n'est que terrestre. Le Paradis et l'Enfer, le nouvel âge et la fin d'un monde y sont de chaque jour que l'homme se fait et se défait.

Et puis l'Apocalypse, à partir d'Auschwitz et d'Hiroshima, de la bombe nucléaire, n'est plus seulement paroles ou littératures prophétiques inspirées par une vision mystique et spirituelle : l'Apocalypse peut être « actualisée », non plus par le Dieu de justice et d'amour, mais par l'homme. L'épée est tenue par des mains profanes et non plus par l'Esprit.

Livre des analogies. Donner à voir et à penser. Tel était le but de mon ouvrage, en faisant se croiser les

traditions et les cultures. Exprimer aussi mes propres analogies, mon imaginaire, travaillé par ces textes et leur rencontre à l'intersection de mon histoire et celle de ce temps, tel que je le perçois, le lis et le vis.

Après les temps des grandes utopies messianiques et révolutionnaires, il est clair que les valeurs traditionnelles et spirituelles ne sont plus vécues et assumées que par une minorité d'êtres.

Pour beaucoup, les dieux sont morts, et les héros civilisateurs, comme les grands mythes, sont, ainsi que les idéologies et les dogmes, démythifiés ou démystifiés. Qu'ils soient d'ordre spirituel ou profane, religieux ou politique, les idéalismes et les idéaux titubent. Les voiles se déchirent et laissent apparaître un vide, quand ce n'est pas une répulsion de l'Histoire...

Les temps de décadence, décrits par le Vishnu-Purana, paraissent correspondre aux nôtres; de même, pensent de nombreux hommes religieux de plusieurs obédiences, les temps annoncés par les prophètes seraient identifiables par la montée des forces du mal qui accablent notre humanité.

Des millions de Témoins de Jéhovah, parmi d'autres sectateurs, annoncent les temps proches de la colère du Dieu et du Jugement.

L'individu occidental, qu'il soit croyant ou athée, est, le plus souvent et tout à la fois, ce païen et ce monothéiste, hanté par la Loi et son désir de transgression, de jouissance; nostalgique d'une union mystique ou cosmique, progressiste et conservateur, spiritualiste et matérialiste, il cherche à se situer et à vivre sur l'un des morceaux de la mosaïque, quitte à en chevaucher plusieurs et à se servir de plusieurs grilles pour lire le monde et tenter de se lire lui-même. Mais ni sa foi en Dieu ni en l'Histoire n'est parvenue à mettre fin à l'ampleur du mal sur la terre, non plus que le projet de « l'homme nouveau », espéré depuis Zarathoustra jusqu'aux slogans bolcheviques et communistes, n'a pu se forger, quelles que soient les eschatologies et les praxis.

L'approche du chiffre symbolique de l'an 2000, avec

son cortège de zéros, fin de siècle et de millénaire, la mutation de société qui s'accélère, la peur d'une guerre nucléaire, et cette vie quotidienne troublée par la violence, l'insécurité, les guerres périphériques, les changements de morales qu'impliquent les nouvelles technologies, sèment de profonds désarrois. Une fois encore, dans l'histoire de l'homme, s'annonce un profond et difficile changement de société et de mentalité.

« La fin d'un monde ? » Il est clair que nous sommes confrontés à un passage d'un monde à un autre; la nouvelle technologie et la science vont bouleverser les modes de production, les comportements et les mentalités.

Encore faut-il que l'apocalypse nucléaire soit évitée! Aujourd'hui, dans notre système libéral, coexistent plusieurs grands courants qui traversent la sensibilité et l'espace sociopolitique de cette fin de siècle, tout particulièrement confronté aux risques d'apocalypse thermonucléaire. Parmi ces courants, trois m'ont paru traduire les options les plus visibles, les plus perceptibles dans les tissus de nos sociétés libérales occidentales.

Pour le premier d'entre eux : ce serait toujours la foi dans l'Histoire et le messianisme, que ce dernier soit religieux ou matérialiste.

Pour le second, ce serait au contraire la peur de l'Histoire qui ferait resurgir une tentation païenne, un conservatisme, une nostalgie des origines qui mèneraient à un désir « d'éternel retour », tout en voulant continuer à profiter du progrès scientifique et technique.

Le troisième courant serait essentiellement représenté par la nouvelle génération, contemporaine, elle, de cette mutation sociale et technologique. Ce courant serait caractérisé par un rejet de tous les messianismes et des idéologies. Ce serait la génération, caricaturée par les mouvements punks, du « *No Future* », mais plus généralement, et sans cet excès, affirmant davantage une revendication du temps présent, d'une jouissance de l'instant. Cette attitude s'accompagnerait d'un comportement individualiste exacerbé (*l'ego trip* américain du *jogging* et du *walkman...*), si aucun projet culturel ou

politique ne vient offrir un investissement possible dans un *credo* spirituel ou politique. Individualisme et consommation; mais aussi sécrétion renouvelée de clans, de petites tribus, de familles ou d'associations, pour se rassurer dans la ressemblance, et sans doute y exercer un pouvoir que l'espace social ne permet pas. Ce courant vit de plain-pied avec la nouvelle technologie, mais il n'en est que consommateur, sans pouvoir d'intervention ni de dialogue avec elle.

Ces trois courants ne sont bien évidemment pas aussi compacts ni ne peuvent se réduire à ces quelques lignes d'approche; ils comptent des nuances et des variables nombreuses.

L'eschatologie prophétique recherchait et proposait aux hommes de « bonne volonté » et de foi un chemin vers l'unité – unité de l'individu en l'Esprit ou le dogme, unité du monde, par le respect d'une Loi (que celle-ci soit d'inspiration divine ou une philosophie de l'Histoire). L'idéalisme ou le marxisme proposent une vision de l'Universel, deux modes de réalisation de l'homme, on le sait, bien différents quant aux moyens et aux objectifs.

Encore qu'il me soit « révélé » clairement, par cette fréquentation des textes bibliques, qu'Apocalypse comme Révolution, promettent la transparence, la fin des antagonismes sociaux et du dualisme, la justice, la paix, l'équité, et le bonheur; la « fin des temps » est celle de la fin du « temps de malheur ».

La Cité de Dieu sera transparente et édénique, comme doit le devenir la société communiste. Encore faut-il, pour l'une comme pour l'autre, que l'universalité du dogme, de la Loi, soit assurée. Seule l'Unité sèmera et récoltera la paix, le bonheur, l'amour, la justice éternelle que suppose la victoire définitive contre les forces du Mal et de Satan. La fin des temps, la fin de l'Histoire ne sont possibles que par la nouvelle alliance universelle (ou par l'internationalisme); le « coup de force » de Dieu dans les Apocalypses juives, chrétiennes et musulmanes, ou « le coup de force du peuple » révolutionnaire contiennent une vision de l'avenir qui, pour se réaliser

dans le temporel et l'intemporel, exige l'absolu de l'Unité.

On sait que pour ce qui concerne le royaume temporel de la Révolution, qu'à la place de l'Unité impossible, c'est la Totalité, le totalitarisme de l'État qui se sont institués.

Le paradis unitaire (celui de la Loi) et le paradis totalitaire (l'État) ne seraient donc peuplés que des « mêmes », une fois advenu le Jugement de Dieu pour séparer le « bon grain de l'ivraie » et celui de l'Histoire par la Révolution, qui, elle aussi, opère ses choix. Notre paradis libéral, lui, se veut « permissif » : ni unité ni totalité, mais un morcellement recouvert d'une « apparence » bien éloignée du projet de « transparence » de la Cité de Dieu ou d'une société communiste. Apparence qui se traduit dans le système libéral par la fabrication d'une « ressemblance », sans parvenir pour autant, à la grisaille d'une norme qui serait celle d'une société peuplée du « même ». L'étonnante et prodigieuse réussite du système libéral est d'avoir pu fabriquer une subjectivité de l'individu telle que celui-ci peut se vivre et se penser comme étant à la fois « le même et l'autre »...

Il n'est pas dans l'idéologie du libéralisme de produire de l'universel ni du « même » : la libre entreprise, la compétition économique jouent leurs réussites et leurs dynamiques sur la diversité des « séries », et si une norme se répand, elle est celle des modes.

Qu'en nos sociétés, après l'ère du religieux, puis du politique, se soit ouverte l'ère du technologique ne doit pas faire oublier que cette ère est également celle du « psychologique », qui peut s'entendre comme un des éléments culturels nouveaux. Pourrait-on suggérer que la puissance d'identification aux grands mythes (le Père, en particulier), s'estompant ainsi que les modèles sublimes, l'individu se verrait renvoyé vers un questionnement de lui-même ?

La Parousie se fait attendre. Et ce désir, cette tension transcendantale, cette foi, des générations d'hommes les ont vécus et maintenus vibrants jusqu'à aujourd'hui, il s'agit bien d'un mode de la Passion, que celle-ci soit

religieuse ou révolutionnaire. Aujourd'hui, nous serions entrés dans un moment où le cours de l'Histoire défaille et dans lequel s'estompe la transmission.

Du coup, le primitif, l'Indien, l'indigène, l'homme archaïque « reviennent au galop » : au cours de ces dernières années, ils seraient devenus la figure porteuse d'un modèle d'équilibre, d'un art de vivre et de mourir que nous aurions perdus. Ce qui, dans une certaine mesure, est vérité, bien qu'on semble trop souvent oublier que si dans le miroir il manque cet autre-là, c'est que nos choix de civilisation ont tracé un autre destin, une autre quête pour d'autres conquêtes, lesquelles ont réduit cet ancêtre à l'état de fantôme, de mémoire, de fantasme et de nostalgies coupables.

Ce goût pour l'autre « le plus lointain » serait un de ces milles signes traduisant une sensibilité de l'époque en proie à sa difficulté d'adaptation et d'identification. Ce droit à la fuite dans l'imaginaire se manifeste également par la recherche de « l'ailleurs » sous toutes ses formes.

Alors cet autre, cet ancêtre, capable de ritualiser, qui aurait pu conserver ce que nous avons perdu – l'union avec les éléments, la terre-mère, le cosmique –, lui qui aurait évité les drames de l'individuation, de la prise en charge de l'Histoire, le voici réapparaître dans le monde moderne comme porteur de rêves.

André Malraux, dans une de ses phrases célèbres, envisageait la possibilité d'une renaissance du spirituel et du sacré dans la future société postindustrielle, ce dont témoignerait par exemple la prolifération des « sectes » en tout genre.

Mais pour la nouvelle génération, celle que les sondages traquent pour en cerner le comportement, il s'y rencontrerait surtout, majoritairement, le rejet de toute idéologie et du fait politique aussi bien que religieux.

La prophétie apocalyptique est potentiellement « actualisable » ; l'homme ayant sans doute pris au pied de la lettre l'annonce qu'il était créé à l'image de Dieu, il lui revenait de maîtriser ses pouvoirs. L'homme s'est

emparé des pouvoirs du Dieu, mais il n'est pas devenu Dieu.

Un nouveau monde sans Apocalypse est possible

Les spéculations de la science-fiction sont toujours pessimistes, les eschatologies des textes prophétiques ne le sont pas, puisqu'elles insufflent l'espérance en un monde futur édénique. Le Nouvel Age, pour elles, ne viendra que par l'action du Dieu : façon, pourrait-on y lire, de ne pas accorder grande confiance en l'homme.

Le feu, ce feu cosmique que nous avons rencontré dans tous les extraits des grandes traditions, ce feu qui ne cesse d'être prophétisé, ce Cinquième Soleil, cette énergie, ce savoir, qui n'était que celui du Dieu, le voici présent. Et cela change tout : la prophétie échoue désormais dans le domaine du profane et du temporel, de l'Histoire pour tout dire.

L'arme apocalyptique est partagée par les deux camps dominant la planète. Deux camps qui sont l'un pour l'autre : la Bête, la Prostituée, l'Impie, Satan, le Mal... et alors que chacun d'eux se pare des vertus du Juste, du défenseur du Bien, de la Vérité, de la Liberté...

La description métaphorique des calamités et des catastrophes, annoncées par Isaïe, Ézéchiël, Daniel, Mahomet, saint Jean, ne sont plus seulement visions de mystiques : nous pouvons « visualiser », de manière tangible et sans images symboliques, l'enfer réel d'une guerre nucléaire.

La coexistence pacifique obligée ne fait que renvoyer dos à dos (et face à face) les deux paradis temporels et toujours « provisoires ». Alors, chaque camp se crispe sur ses propres tissus, ses tourments intérieurs, ses crises plus ou moins contrôlées. Sur les théâtres extérieurs, chacun se livre à des jeux de tension pour éprouver la résistance de l'autre. Nous frôlons cent fois l'épreuve de force, mais encore une fois, et de justesse, la peur (la sagesse?) fait encore peur à la tentation « finale ».

Mais si cette tentation portait encore le mythe de

l'unité ou de la totalité, ce serait une unité ou une totalité de ruines et de morts, et non pas celle de la vision « révélée » par les prophètes.

Unité impossible. Totalité impossible. Histoire bloquée sous peine de suicide?

Pour l'instant, et chaque jour, c'est « comme si » le monde restait en suspens comme après chaque sacrifice aztèque, qui permettait de conjurer les monstres et les tentations maléfiques...

Lorsque j'imagine l'Histoire bloquée par le symbolisme de la bombe, je suis conscient de tenter de fabriquer de toutes pièces un *credo* optimiste. Considérer l'Histoire comme immobilisée « définitivement », ainsi que le promet l'Apocalypse biblique, serait un leurre. Nous n'en sommes pas là. Nous ne sommes que dans un nouvel âge historique, donc fragile, et non pas dans l'Age d'Or eschatologique.

Espérer que l'Histoire se dégoûterait d'elle-même? Que l'homme historique serait confronté nouvellement à un impensable qui l'obligerait à inventer un rapport entièrement différent avec le monde, une nouvelle psychologie, une nouvelle culture, une nouvelle conception de l'Histoire, de l'être? Ce serait cet « impensable » qui permettrait alors à l'homme de « transformer » l'Histoire, et par là même de se transformer. Ce serait la fin d'un monde? L'avènement de la conscience humaine? Un ultime moment qui nous jetterait, titubants, dans des temps intensément neufs. Inconnus. Espérés, et « au-delà » de toute Apocalypse, qu'elle soit biblique ou... thermonucléaire.

Que la guerre entre les grandes puissances ne puisse plus se faire? Cela projetterait l'homme et les sociétés dans une perspective fabuleuse : là pourrait s'offrir à l'homme la chance de devenir vraiment, et enfin, le Fils de l'Homme. Il serait alors maître d'inventer sa vie et sa qualité de vie, en utilisant, sans nouvelles aliénations, la technologie, la science, les machines, en y insufflant de l'art, de la pensée, du ludique, de l'inconscient, du désir.

Le Nouvel Age? Les traditions ésotériques, de leur côté, le croyaient promis à l'homme de l'âge du Verseau; elles prédisaient que ce serait l'âge de la réalisation humaine, l'âge du « Je suis »... Nous n'y sommes pas encore, et l'ère du semblant le traduit bien : c'est un moment fragile dans une Histoire qui n'a pas dit son dernier mot. Mais pour aussi détestables que soient les simulacres, on peut espérer qu'ils laissent le temps ouvert à une prise de conscience de plus en plus profonde, un temps dans lequel s'élabore une transformation du semblant en réalité. Un bannissement définitif de la guerre. Aujourd'hui, nulle prévision, nul calendrier n'indiquent le Jour de la fin de l'Histoire et des temps. Borges, répondant à un interlocuteur, disait ceci : « Que voulez-vous que je vous dise de moi? Je ne connais même pas la date de ma mort! » Le futur restera toujours l'imprévisible.

Abolir l'Histoire? C'est ce que propose l'eschatologie apocalyptique. L'homme des peuples du Livre aura-t-il la tentation « d'actualiser » le mythe? Alors que l'infini soit! Que le paradoxe ne se referme pas! Que le Mauvais Feu soit le Bon Feu! Celui qui interdit la guerre...

Et que le temps du simulacre dure assez longtemps pour laisser se construire une nouvelle conscience individuelle et collective, une nouvelle psyché pour une nouvelle ère.

Les messages des Prophètes ne sont pas uniquement parole dans l'Histoire; ils font appel à une expérience individuelle, à une expérience intérieure, ils sont donc à lire et à « éprouver » à différents niveaux de sens.

Les prophéties annonçant le Nouveau Monde sont « réalisables » sans utiliser le feu apocalyptique. Il ne s'agit plus de vouloir créer un paradis, mais de réaliser la voie du milieu, puisque l'Unité et la Totalité par le glaive serait fatale. Et cette voie du milieu, il m'est venu de penser qu'elle était peut-être celle du « semblant » qui maintient le précaire équilibre entre les forces de vie et les forces de mort. La symbiose, l'esprit, l'absolu, l'Age d'Or, la transparence, la paix éternelle, la sagesse, la lumière, la justice et l'amour universel ne

peuvent encore s'accomplir. L'homme renoncerait alors résolument au combat apocalyptique des « Fils de la Lumière contre les Fils des Ténèbres ».

La voie moyenne, la bonne distance laisseraient l'infini pour toujours ouvert. Ayant commencé ce voyage avec un patriarche du Tao, il reste à le poursuivre, sans le refermer, avec la pensée de chacun, et celle de Tchouang-Tseu :

Tchouang-Tseu a dit : « La gloire de l'homme c'est d'avoir compris que tous les êtres sont un seul complexe universel, que la vie et la mort sont deux modalités d'un même être. » « La vie succède à la mort et la mort est un commencement de vie. Où dans cela voyez-vous une fin?... Par conséquent, la vie et la mort n'étant que des états succédant l'un à l'autre, de quel droit me plaindrais-je ? Toutes choses sont Une. Nous aimons ce qui est vivant mais détestons ce qui est en décomposition. Pourtant, ce qui en ce moment même est en train de pourrir renaîtra à la vie et cette vie une fois de plus se figera. »



Tableau chronologique

GRÈCE

- 800 : Homère.
- 700 : fondation de Byzance.
- 546 : Cyrus conquiert la Grèce d'Asie.
- Pythagore (Crotone v. - 531).
- 512 : Parménide - 516.
- Cyrus à Samos.
- 500 : Héraclite - Guerres médiques.
- Siècle de Périclès (v. - 495/ - 429). - Zoroastre apparaît avec un renom qui le situe 5 000 ans avant la guerre de Troie.
- 485-424 : Hérodote.

ISRAËL

- XII-XI^e s. av. J.-C. : installation en Palestine - Josué - les Juges.
- 1010/- 974 : le roi David : le royaume hébreu s'étend au nord jusqu'à l'Euphrate. - 937 séparation des royaumes d'Israël (nord) et de Juda (sud).
- 722 : domination assyrienne - Salmanasar V à Samarie.
- 721 : déportation par Sargon de l'aristocratie juive en Mésopotamie et en Médie.
- VIII^e s. le prophète Isaïe - fin VII^e/début VI^e : Jérémie.

IRAN

- XV^e, XIV^e s. av. J.-C. : division des ethnies indo-iraniennes.
- IX^e s. Installation des tribus aryennes sur le plateau iranien.
- VIII^e s; Zarathoustra (v. - 750/- 675) - ses premiers disciples Madyôimâha, Jamaspa, le Kavi Vishtaspa son protecteur. - Gâthas - anciens Yashts.
- 653 : Assurbanipal entre en Médie - 640/- 590 Ariaramme l'Achéménide ancêtre de Cyrus

INDE (et Extrême-Orient)

- XV^e, XVI^e s. av. J.-C. : installation des Aryens sur l'Indus.
- 1250/- 800 : rédaction des Védas en Inde - caste des Brahmanes.
- En Chine; v. - 570/- 490 : Lao Tseu.
- 551/- 479 : Kong Fou Tseu (Confucius).
- VI^e s. av. J.-C. : Mahavira le Jain.
- 556/- 476 : Siddharta Gautama (le Bouddha) Sermon de Bénarès - 519.
- 545 : Cyrus crée les satrapies orientales de son empire : Bactriane - Arachosie - Gandhâra - Inde occidentale.

520/- 515 : Darius fait reconnaître l'Indus et envoie une flotte vers la route de l'Égypte depuis l'Inde.
 - 512 : Darius crée la satrapie de l'Hepthendon au Pendjab.
 - 264/- 227 : l'empereur Açoka envoie des missions bouddhistes au Gandhâra oriental.
 - 250/- 150 : royaume grecobactrien (conquête de Kaboul).
 - 189 : conquête du Grandhâra et du Pendjab par Démétrius.
 - 150 : le roi Ménandre.
 - 125 : les tribus saces créent un royaume indo-scythe.
 1^{er} s. av. J.-C. : les Sakas *Yue Tche* fondent la dynastie Koushân.
 V. 125/172 ap. J.-C. : le roi Kanishka.
 Art gréco-bouddhique du Gandhâra.
 241/251 : conquête sassanide du royaume koushân.
 Art sassano-bouddhique.

- 612 Ninive tombe aux mains du royaume de Médie, fin de l'empire assyrien.
 - 559/- 530 : Cyrus, fils de Cambyse 1^{er} et petit-fils d'Astyage de Médie fonde la dynastie achéménide régnante sur l'empire perso-mède qui s'étend de la mer Égée (Sardes 546) à l'Asie centrale (545/- 539).
 - 555 : après la prise d'Écbatane les mages de Médie deviennent les prêtres renommés de l'empire achéménide. Le syncrétisme mazdéen se développe avec les cultes de Mithra et de Zervan.
 - 521/- 486 : Darius le Grand pousse les frontières de l'empire de l'Égypte (Éthiopie) à l'Indus (Pendjab).

- 586 : Prise de Jérusalem par Nabuchodonosor - déportation de Babilone - Isate II - Ezéchiel - Daniel.
 - 538 : Cyrus libère les Juifs - la restauration de l'État d'Israël commence sous protectorat perse - Zorobabel.
 - 520 : les prophètes Aggée et Zacharie - commentent de la reconstruction du Deuxième Temple - schisme samaritain.
 - 457/419 : Esdras : rédaction de la Torah.
 - 444 - Néhémie à Jérusalem - reconstruction du Temple - fixation du canon israélite.
 - 420 : le prophète Malachie - v^e s. livre de Job
 - 400/- 300 : Législation du Pentateuque - Chroniques - Esdras - Néhémie.

- 460 : Empédocle.
 - Démocrite (v. 460/- 370).
 En 399 mort de Socrate.
 - Xénophon (v. 430/- 354).
 - 427/- 347 : Platon fonde l'Académie en - 387.
 - 356/- 323 : Alexandre de Macédoine conquiert l'Asie, meurt à Babilone en 323.
 Séleucos, premier satrape de Babilone inaugure le règne des Séleucides en Asie qui règnent de - 321 à - 61.
 - 132/- 63 : Mithridate-Eupator du Pont fonde en - 112/- 93 un royaume englobant toute l'Asie Mineure.

ISRAËL

- 334 : Alexandre à Jérusalem.
- 312 : adoption de l'ère des Séleucides.
- III-II^e s. av. J.-C. : fixation du canon des Prophètes
 - Psaumes - Ecclésiaste
 - livres de Sagesse - Esther - II^e s. av. J.-C. : Siracide (Ecclésiastique) 190/132.
- 197/-142 : version définitive des Psaumes.
- 175 : hellénisation forcée de la Judée par Antiochus IV Épiphane.
- 170 : révolte des Macchabées.
- 165 : Livre de Daniel - 125/-100 ; livres des Macchabées.
- II^e-I^{er} : littérature apocalyptique - Fondation de la secte essénienne - Livre d'Enoch - Livres apocryphes - Le Maître de Justice.
- 63 : prise de Jérusalem par Pompée - domination romaine.

IRAN

- 500 : guerres médiques - 490 : Marathon.
- 486/-465 : Xerxès - Salamine (480) le mage Ostanès à Athènes - les mages occidentaux « Maguséens » se répendent dans tout le Proche-Orient.
- 465/-424 : Artaxerxès I^{er} permet le retour d'Esdras à Jérusalem.
- 424/-405 : Darius II.
- 335/-330 : Darius III Codoman - conquête d'Alexandre - fin de l'empire achéménide - Alexandre détruit l'Avesta original et brûle Persépolis (331).
- 321/-61 : Empire des Séleucides, successeurs d'Alexandre, cantonné à l'ouest de l'Euphrate (-164/-136) et à la Syrie (-125).
- 250 : Arsace et Tiridate fondent l'empire des Parthes - dynastie des Arsacides - réaction nationaliste iranienne.

TABLE

-
- | | |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p>- 40 : prise de Jérusalem par les Parthes.</p> <p>- 37 : retour des Romains - Hérode roi de Judée.</p> <p>- 6/- 4 : naissance de Jésus de Nazareth. Les Mages à Bethléem.</p> <p>30 : crucifixion de Jésus à Jérusalem.</p> <p>52 : premières communautés chrétiennes - 25/50 : Philon d'Alexandrie - Paul de Tarse fonde des missions dans la Gentilité.</p> <p>70 : Titus à Jérusalem.</p> <p>135 : Jules Sévère extermine les derniers nids de résistance - fin de l'État d'Israël - Rédaction des Talmuds (II^e-V^e s.) : <i>Grande Diaspora</i>.</p> | <p>- 40 : les Parthes sont à Jérusalem pour trois ans.</p> <p>51/75 : Vologèse I^{er} entreprend de donner une forme canonique à l'Avesta.</p> <p>224 ap. J.-C. : fin de l'empire Parthe.</p> <p>Ardachir fonde la dynastie des Sassanides - 216/277 : le prophète Mani.</p> <p>243/272 : Shapour I^{er} - instauration d'une théocratie néo-mazdéenne.</p> <p>590/628 : Khosrô II - dernier grand roi sassanide.</p> <p>642 : chute de l'empire sassanide - avènement de l'Islam.</p> |
| | |

TABLE

AVERTISSEMENT.....	7
INTRODUCTION.....	13
I. LES RELIGIONS DE LA BIBLE	
ET L'APOCALYPSE.....	23
LE JUDAÏSME	25
1. <i>Le genre apocalyptique dans les traditions juive et chrétienne</i>	27
2. <i>Le Livre d'Isaïe et le Livre d'Ézéchiel</i>	33
Isaïe (texte).....	35
Ézéchiel (texte).....	43
3. <i>Le Livre de Daniel</i>	61
Daniel (texte).....	63
4. <i>Les Apocalypses juives</i>	75
5. <i>Les Oracles sibyllins</i>	77
Les Oracles sibyllins (texte).....	79
6. <i>Les manuscrits de la mer Morte</i>	83
Hymne E (texte).....	85
Hymne F (texte).....	87
LE CHRISTIANISME	91
1. <i>L'Apocalypse de Jean</i>	93
L'Apocalypse de Jean (texte).....	95
2. <i>L'Apocalypse de Jean et le millénarisme</i>	123
3. <i>666, le chiffre de la Bête</i>	127

L'ISLAM.....	133
<i>Le Coran et la Tradition</i>	135
Le Coran (texte).....	139
Hadiths et commentaires du Coran (texte).....	165
Le Christ de l'islam (texte).....	185
II. LE MONDE DE ZARATHOUSTRA	205
1. <i>Le mazdéisme</i>	207
2. <i>Le prophète Zoroastre</i>	211
Avesta (texte).....	215
Patet mazdéen (texte)	225
III. LA RELIGION DE BABYLONE ET LA GNOSE	
GRECQUE	231
1. <i>La « Grande Année »</i>	233
2. <i>La gnose grecque</i>	235
IV. L'INDE ET LE BOUDDHISME	239
1. <i>Le « Kalki-Purâna »</i>	241
Le Kalki-Purâna (texte).....	243
Vishnu Purâna (texte).....	247
2. <i>Le chemin bouddhiste</i>	251
Traibhûmikathâ (texte).....	257
V. PEUPLES ET MYTHES	269
L'« EDDA » ISLANDAISE.....	271
<i>La « Voluspa » ou la vision de la prêtresse</i>	273
L'« Edda » (texte).....	275
La Voluspa (texte).....	277
PEUPLES DES AMÉRIQUES	283
1. <i>Le mythe des Aztèques : les « Cinq Soleils »</i>	285
La Ligature du Temps (texte)	287
Les « Quatre Soleils » (texte)	291
Mythes totonaques (texte)	297
Mythe tzeltal (texte).....	301
Mythe maya : les prophéties de Chilam Balam (texte).....	303
Mythe pilaga (texte).....	311
La Terre-sans-mal (texte).....	313